

## Rosalie Drouot (suite)

En 1818, le 10 juillet, sa sœur Constance âgée de 25 ans, mourut dans la maison familiale de la rue du Manège à Nancy. Encore une épreuve pour Rosalie, qui s'investit un peu plus dans sa peinture et dans la musique. De Nancy, le 20 décembre 1818, elle écrit à Monsieur Grandjean, étudiant en droit résidant à l'hôtel Briancourt rue St Thomas, 2 à Paris :

« Je n'ai pas passé un seul jour sans penser à vous et j'ose même dire sans chanter vos louanges sur ma lyre qui depuis quelques jours ne retentit plus que des doux accords de vos jolies romances. Quand je songe à tout ce que je vous dois les expressions manquent à ma reconnaissance, ce n'était pas assez de m'envoyer des cadres et des chansons nouvelles vous y joignez des choses si flatteuses sur mes faibles talents que j'en ai senti rougir ma timide modestie et quand j'en suis arrivée à l'article de votre reconnaissance pour les « châtives ouvrages » que vous avez bien acceptés de moi, j'ai senti des larmes d'attendrissement s'échapper de mes beaux yeux tant j'ai été vivement frappée des élan de votre gratitude. »

### Seconde période : à Paris, 1820 - 1826

En 1820, Rosalie Drouot attirée par Paris, comme nombre de peintres en miniature lorrains, quitta Nancy. Les relations avec sa famille semblent avoir été difficiles, comme en témoigne la lecture des lettres qu'elle adressait à sa sœur Charlotte. Ainsi lui écrit-elle le 20 novembre 1820 : « Donnez-moi des nouvelles de Papa, dont je n'oublierai jamais la bonté, quoique sans doute on cherche à l'agrir de moi, ce qui me rassure c'est qu'il n'est pas susceptible de haine, me voilà sans doute à jamais séparée de ma famille sans trop savoir pourquoi. Ma position m'offrirait de bien tristes réflexions si je ne les éloignais pas des qu'elles me viennent, je tâche d'en rire de peur d'en pleurer, je travaille, j'acquies un talent, c'est la providence. Pour le reste, je me range sous sa bonne garde comme tous les artistes qui ne doivent jamais qu'au hasard leur existence momentané ».

À Paris, elle entra comme élève dans l'atelier du peintre en miniature Frédéric Millet (1786-1859) où elle resta jusqu'à sa mort en 1826. Madame Marie Eugénie Millet (1786-1873), investie toute sa vie dans le domaine de la charité publique (elle fut à l'origine de la création des salles d'asile en 1827), aida beaucoup Rosalie pour son installation parisienne. Rosalie était domiciliée en 1822 rue d'Enghien, n° 17, puis devint pensionnaire dans une petite chambre, 34, rue des Bons Enfants [adresse donnée en 1824-1826]. Mme Millet accueillit la jeune femme chez elle pour des soirées musicales où elle rencontra les Reiset et le miniaturiste Candide Blaize. Rosalie écrivit à sa sœur Charlotte le 13 novembre 1820 (coll. part.) : « La société de Madame Millet m'offre des ressources pour le peu de moments que je dérobe au travail, je suis contente de ma pension et mon logement, on me témoigne de l'amitié, il semblerait que les étrangers cherchassent à m'indemniser (sic) de la dureté que j'ai trouvée près des miens. »

Paris ne lui déplaisait plus depuis qu'elle travaillait du matin au soir. Elle se mettait à l'ouvrage à dix heures du matin et peignait des miniatures jusqu'à dix-neuf heures. Ils allaient dans l'atelier la lampe à réflecteur et dessinaient soit d'après le modèle vivant, soit d'après un buste et cela jusqu'à minuit. Il n'y avait ni fête ni dimanche.

Rapidement, on lui fit des compliments sur l'expression de ses miniatures, son art de détail, l'exactitude de ses portraits (lettre à sa sœur Charlotte le 13 novembre 1820). Son travail payait et ses miniatures prirent du caractère. Ses portraits d'après nature étaient ressemblants, c'est un mérite que tout le monde lui reconnaissait, mais elle peinait toujours à se défaire de son mauvais coloris de rouge, écrit-elle au fil d'une lettre. Elle affirmait que « la miniature est un art difficile qu'elle aime cependant tous les jours davantage ».

Les rares loisirs qu'elle s'octroyait de temps en temps étaient une promenade dans les jardins du Palais-Royal, une sortie au Théâtre français ou une soirée de musique chez son maître Millet. Elle obtint que son cousin Dominique Perrin (qui sera son exécuteur testamentaire) lui envoie de Nancy son piano-forte Erard qu'elle affectionna tout particulièrement.

## Rosalie Drouot (suite)

« Mme Drouot » exposa plusieurs miniatures (n° 379) et son autoportrait « grande aquarelle, n° 378 » au Salon de 1822, ouvert en avril au Musée Royal des Arts. Elle s'y montra assise de trois-quarts à droite dans un paysage vallonné, sur fond de ciel nuageux, la tête complètement tournée vers le spectateur, les cheveux bruns mi-longs et ondulés, le teint pâle, le sourire aux lèvres, un crayon dans la main droite délicatement posée sur sa robe de taffetas de soie brun, la main gauche tenant un ouvrage relié de cuir rouge, probablement un carnet à dessins (coll. privée) (fig. 4).



Fig. 4 Rosalie DROUOT (1791-1826)  
Autoportrait exposé au Salon de 1822, n° 378  
Aquarelle et gouache sur papier  
20,7 x 21 cm  
©Coll. part.  
Reproduction interdite

Le 19 décembre 1822, Rosalie perdit son père Nicolas Drouot, dont elle avait fait le portrait en miniature ainsi que ceux de la plupart des membres de sa famille (coll. part.) ; eut-elle droit à une part de la succession ?

La jeune femme chercha surtout à vivre de son travail. « Je t'ai dit que j'avais un cadre au Palais Royal, je m'applaudis d'avoir pris ce parti, il me vient autant de portraits que j'en puis faire », écrit-elle à sa sœur Charlotte le 29 janvier 1823. [Il faut comprendre par là qu'elle avait déposé avec succès dans l'une des galeries marchandes du Palais Royal, où plusieurs peintres de miniatures étaient installés, un cadre avec des exemples de ses œuvres, Ndlr]. Mme Drouot se fit aussi inscrire (avec une coquille au patronyme noté « Drouot ») dans *Le Manuel de l'Amateur des arts dans Paris pour 1824, 1825*, par C. Hamard. Peintres page 226.

Elle allait se fournir en matériel chez « Légendre fils aîné », rue de la Feuillade, n° 3, entre la place des Victoires et la rue Neuve des Petits-Champs, ci-devant Cour Saint Martin. Quelques factures ont été conservées : ainsi le 18 octobre 1825, elle paye notamment 1,50 franc pour un « Yvoir », 40 centimes pour une glace [le verre protecteur d'une miniature, Ndlr], 10 francs pour un cadre.

Les commandes de portraits affluèrent, tellement que Rosalie ne put suffire à la demande. L'on sait par sa correspondance qu'elle était malade. En 1820, apparemment les premiers maux de tête ; ses douleurs d'estomac et la fatigue ne cessaient d'augmenter depuis 1822 ; il lui aurait été agréable de ne rien faire mais le désir d'avoir du talent et de l'argent l'empoignait sur la paresse. Rosalie n'était pas riche et le diable, toujours à sa porte...

Elle travaillait à se perfectionner de façon inlassable. Ainsi demanda-t-elle à une certaine Mme A. Albert de lui confier une miniature d'un *Jeune Homme* de 27 ans peint par André-Léon Larue dit Mansion et qui avait coûté 200 francs, afin d'en étudier la technique ; cette œuvre sera réclamée à son exécuteur testamentaire. [On a vu plus haut qu'elle avait côtoyé Candide Blaize, qui eut une influence sur ses œuvres et l'aquarelle, Ndlr]. Elle alla probablement copier au Louvre le portrait en email de Petitot représentant *Ninos de Lenelos* (miniature datée 1823, sur ivoire ovale à vue, 7,1 cm x 5,8 cm ; coll. part.).